



Lou Sarabadzic

NOTRE VIE  
N'EST QUE  
MOUVEMENT





*Cette œuvre a été réalisée dans le cadre des manifestations labellisées par la Région Centre-Val de Loire, à l'occasion des 500 ans de RenaissanceS en Centre-Val de Loire, organisées par Agglopolys, Communauté d'agglomération de Blois.*



**Agglopolys**  
Communauté  
d'agglomération  
de Blois

— VIVA —  
**Leonardo**  
**Da Vinci !**  
— 2019 —  
**500 ANS DE**  
**RENAISSANCE(S)**  
EN CENTRE-VAL DE LOIRE





Touchante est encore sa façon de présenter ses occupations comme si elles comptaient pour rien : feuilleter un livre, et non pas lire ; dicter ses songes, et non pas écrire ; tout cela sans projet, sans suite dans les idées. On nous dit que la lecture linéaire, prolongée, continue – à laquelle nous avons été initiés –, disparaît dans le monde numérique. Or, Montaigne défendait déjà – ou encore – une lecture versatile, papillonnante, distraite, une lecture de caprice et de braconnage, sautant sans méthode d'un livre à l'autre, prenant son bien où elle le trouvait, sans trop se soucier des œuvres auxquelles il empruntait pour garnir son propre livre. Celui-ci, Montaigne y insiste, est le produit de la rêverie, non d'un calcul.

Antoine Compagnon à propos des *Essais*, dans *Un été avec Montaigne*



Comme on dit aujourd'hui : *j'avoue*.

Suivre un homme, ça a le don de rapidement m'irriter. Alors suivre un homme grand comme Montaigne et mort à ce point-là, ça n'est même pas que le terrain était glissant, c'est qu'avant même de commencer à marcher je m'étais déjà éclaté le nez dans le mur d'en face.

Bien sûr, il y avait des risques : Montaigne se demandait « Que sais-je ? », je me demanderais « Qui suis-je ? » Qui suis-je en effet, à vouloir marcher dans les pas d'un géant ? Vraiment ? Moi, marcher dans les pas de Montaigne ? Je savais qu'on m'attendrait au tournant, et des tournants, il y en a un certain nombre, pour aller jusqu'à Rome. En plus, passer un été avec Montaigne, quelqu'un l'avait déjà fait, en 2012, et sur France Inter qui plus est : Antoine Compagnon, professeur au Collège de France et titulaire de la chaire de Littérature française moderne et contemporaine... Quand je m'incruste dans une discussion, le moins qu'on puisse dire c'est que je ne fais pas semblant...

Mais alors quoi, virer dans le pèlerinage littéraire ? La disciple béate et la voie de ses maîtres ? Se mettre, d'ailleurs, à genoux, comme si ça aidait à mieux lire ? Est-ce une position confortable pour apprécier une œuvre ?

Le choc des cultures, aussi. Ah, l'écriture c'est comme la musique, comme les saisons : c'était mieux avant. Avant, on savait peindre, oui monsieur, *La Joconde*, Botticelli ! Aujourd'hui, on vous pose trois bouts de cailloux dans



un musée et on appelle ça de l'art. Comme toutes les générations la mienne est décriée, ne sait plus faire, n'a plus d'ambition, plus de culture, le bac aujourd'hui, on le donne, ma bonne dame ! Avant, il y avait la littérature, maintenant il y a Facebook. Avant, voyager, c'était partir à l'aventure, aujourd'hui il ne reste plus que le tourisme de masse, qui pollue les plages, les océans et les sommets. Aucun intérêt... Avec des discours pareils, je partais avec une sérieuse épine dans le pied.

Je savais, enfin, que comme un vieux couple mal assorti, Montaigne et moi, on se crêperait le dicton sur la route. Je lui reprocherais sa façon de décrire et d'évaluer sans cesse les femmes qu'il croise comme s'il rédigeait un guide de l'amant à l'usage des rentiers en goguette, il me reprocherait de ne pas « remettre les choses dans leur contexte ». Pire : il ne répondrait rien, le lâche, il ne serait pas là pour répondre ! Il se cacherait derrière ses écrits momifiés, et sans vouloir virer paranoïaque notoire, c'est de lui que tout le monde prendrait le parti, ohlala, ce pauvre Montaigne, ohlala, le brave homme, tut tut tut ce n'est pas bien de médire des morts. Il irait de maxime grecque en sagesse latine, pendant qu'en face, de quatre siècles et demi de côté, je postillonnerais deux tweets en franglais, trois billets de blog avec photo filtrée, tout ça pour récolter douze likes.

Alors j'ai collectionné ses portraits, je l'ai regardé dans les yeux, ces yeux mélancoliques dont parle Stefan Zweig, et je lui ai dit : Montaigne, je ne veux pas te manquer de respect, mais toi et moi, si on fait ce bout de

chemin ensemble (non pas que tu aies vraiment le choix, remarque, c'est malheureusement la prérogative des auteurs vivants), il va falloir cohabiter. Vu la place que tu prends en histoire littéraire, tu accepteras que ce soit moi qui mène la danse. Non, je ne veux pas que tu me parles de danse, on n'est plus dans tes *Essais*, là. Je veux que tu m'écoutes. On sait que tu sais réfléchir sur n'importe quel sujet, Michel, tu as eu un volume entier de La Pléiade pour le faire. Tu n'as plus rien à prouver.

Et arrête de faire l'humble, en plus ! C'est ça qui m'énerve, avec toi, tu vois. On te bouscule un peu, on essaie de te faire réagir, et tu réponds avec la plus grande courtoisie, « Mais oui asseyez-vous donc là, ma bonne amie. Je suis tout ouïe. » Je ne veux pas m'asseoir, regarde, mon sac est prêt, je ne l'ai simplement pas pesé pour le rendre moins lourd (heureusement, parce qu'il fait près de quinze kilos, le bougre). Au moins je ne laisse pas de môme à mon compagnon pour qu'il se débrouille tout seul pendant que je cours les routes d'Europe. M'en veux pas, vraiment je t'adore, mais réfléchir à de grands principes d'éducation, d'ouverture aux autres et d'humanisme en se trempant les orteils dans l'eau thermale quelque part en Italie, loin des cris de dents et des couches à laver, ou des crises pré-adolescentes et des chambres à ranger, tout le monde sait faire.

Allez, je t'emmène, je te dis, là dans ton papier bible protégé par du cuir ET du plastique ET un étui en carton, sans rire on ne fait pas les choses à moitié quand on est un noble des Lettres. Je te charrie, va. J'ai demandé aux gens et ils m'ont dit que sur les volumes de La Pléiade on

pouvait enlever le plastique. Je l'ai fait. Et je ne sais pas si c'est de toucher directement cette peau, mais la première barrière est tombée.

**AÉROPORT DE BIRMINGHAM INTERNATIONAL  
(ROYAUME-UNI), LUNDI 1<sup>ER</sup> JUILLET 2019  
LIGNE FLYBE BIRMINGHAM-BORDEAUX**

Le temps des aéroports est élastique. Il faut faire vite, et puis... attendre. Le vol est en retard. Je viens de recevoir un email pour m'en informer. C'était marqué sur l'écran, mais on double tout par email, ça ne mange pas de pain, juste de la bande passante. Je n'étais de toute façon pas contre un léger retard, car aux portiques de sécurité les gens voulaient bientôt passer avec des packs d'eau dans les sacs cabine. Tous les sacs fouillés un par un. Comme à chaque fois, j'ai eu peur de rater l'avion. Maintenant, l'urgence est retombée. J'ai le temps de me poser, de réfléchir à ce qu'annonce ce départ aujourd'hui.

À l'heure où tu partais, ce jour d'été 1580, accompagné d'autres hommes, tu quittais ta femme et votre fille de huit ans, Léonor, pour une durée indéterminée qui dura finalement dix-sept mois. C'est bien connu, ce sont les hommes qui partent. Sans donner de date de retour, sans promettre de contact. La seule lettre que nous avons retrouvée de toi à ton épouse, Françoise de la Chassigne, date de dix ans plus tôt. Votre enfant de deux mois, qu'il vous avait fallu quatre ans de mariage pour concevoir, venait de mourir. Tu laissais, dis-tu, à Plutarque la charge de la consoler. Il est sympa, Plutarque. Surtout que vous n'alliez pas perdre une seule enfant, mais cinq, au cours de votre vie. Avant de partir cet été-là, ta femme et toi portiez déjà le deuil de quatre des six filles que vous auriez.

Ce voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne, je le fais dans tes pas, mais différemment : avec une date de départ, aujourd'hui, et une date de retour, le 31 août. Je pars seule. Sans secrétaire pour noter mes idées, sans amis pour me distraire les soirs de cafard (y en aura-t-il ?). Je serai vraiment seule. Sauf que c'est faux. J'ai les poches et le sac plein d'écrans, de connexions, de relations virtuelles. C'est une demi-solitude, même si c'est une solitude *réelle*. Mon compagnon, je lui parlerai tous les jours, sur Skype, WhatsApp ou Gmail. On s'est mis d'accord.

On nous a donné d'autres possibilités. *On* ? Nos privilèges. Ce qu'on peut *se permettre*. Je n'ai pas le budget ni la possibilité de partir tout une année, comme tu l'as fait, mais Q. et moi, on se retrouvera en cours de route. Une semaine en août, pour des vacances, les billets Easyjet sont déjà réservés. On prendra chacun un vol de notre côté pour traverser l'Europe, on se rejoindra à la porte des arrivées, aux Canaries. Je passerai les frontières facilement, n'aurai aucune difficulté à circuler dans les villes : j'ai un passeport européen, je suis blanche, et ma religion personne ne me la demandera nulle part. Là où je vais, nous ne sommes ni en pleine épidémie de peste, ni au beau milieu d'une sanglante guerre de religion. Mon voyage est le même, mais n'a pas grand-chose à voir avec le tien. Je ne vais faire que te suivre : aller aux endroits où tu es allé, visiter les villes que tu as traversées, chercher les monuments que tu as décrits. Mais je vais le faire avec les moyens d'aujourd'hui : avec la vitesse, les frontières ouvertes, et le numérique. Je serai touriste là où tu as été voyageur. Femme seule où tu fus homme accompagné. Je

partagerai toutefois avec toi, à bien des égards, le statut de privilégiée.

D'ailleurs ça n'émeut personne. L'homme à côté de moi continue de regarder ses vidéos sur Youtube, il n'a pas même levé les yeux quand je me suis assise à côté de lui, et que j'ai ouvert mon ordinateur. J'aurais sans doute fait pareil. À quoi bon remarquer toutes ces vies qui nous frôlent ? Dans vingt minutes on ne se reverra plus jamais. Et où est la surprise ? Des tas de femmes seules autour de moi attendent leur vol, l'annonce de la porte d'embarquement en consultant Facebook, leurs emails, un magazine d'économie. Ce voyage a beau avoir un sens profond pour moi, il n'a, d'extérieur, absolument rien du tremblement. C'est qu'il ne s'agit pas d'une révolte tonitruante, mais d'une longue succession assumée d'insoumissions.

Oui, mais c'est quoi, ton vrai métier ?

Ton copain, il te laisse faire ça ?

Il n'a pas peur que tu rencontres quelqu'un ?

Tu as laissé tes enfants à la maison ?

Comment ça tu ne veux pas d'enfants ?

Ah ben c'est sûr, quand on vit égoïstement on va où on veut, hein.

J'ai voulu la solitude, comme l'espace, à partir du moment où on m'en a interdit l'accès. À partir du moment où l'entrée en matière était déjà condamnation : « En tant que femme, tu ne devrais pas... »

Je ne devais pas sortir, encore moins seule, encore moins la nuit, encore moins loin de chez moi. Ces expériences-là,

elles sont pour les hommes. Il ne suffisait pas que les femmes les vivant soient rares, il a fallu encore les raréfier. On lit des anthologies de récits de voyage avec cinq femmes sur quatre-vingt-quatorze entrées.

Le périple, l'aventure, c'est masculin. Les femmes, elles, ont des trajets. Elles vont au plus court ou au plus sûr. De A à C en ne passant jamais par B. Elles connaissent les endroits. Dehors, les femmes ne s'attardent pas, n'ont droit ni à l'immobilité, ni au hasard. Quand elles occupent l'espace public il faut qu'il y ait un but, et que ce but soit acceptable. Il leur faut faire vite. L'immobilité, la rêverie, c'est pour chez soi. On ne flâne pas, quand on est une femme. Déjà petite : « Qu'est-ce que tu faisais en bas à traîner ? » Non on ne traîne pas, quand on est fille, à moins d'être une traînée.

« T'en as pas marre de te focaliser sur le genre ? » Mais si. J'aimerais moi aussi penser, passer à autre chose. Mais dès que je l'oublie il y a quelqu'un pour me le rappeler.

Hé salut mademoiselle, t'as un o6 ?

Madame, vous avez perdu quelque chose... Votre  
sourire !

On va boire un café ?

Parce que tu te crois belle en plus, sale pute ?

Regarde un peu ta gueule au lieu de faire la belle...

J'ai eu trente-trois ans pour me servir de mes oreilles, pour user mes yeux sur le monde. C'est le monde qui m'a usée : trente-trois ans pour « faire attention », pour

respecter les règles. Trente-trois ans aussi à entendre qu'il n'y a plus aucun problème pour une femme de nos jours, « Vous avez le droit de vote quand même, vous voulez quoi ? » L'accord du mari n'est plus nécessaire, j'ai mes propres ressources financières, mon propre compte en banque. Et puis pour nous tous, les moyens ont changé : je n'ai pas à me charrier les malles que tu te traînais. Un sac à dos Quechua vieux de quinze ans et en avant. Je pars, femme seule même pas célibataire, femme seule même pas sans attaches, même pas le cœur brisé par une récente rupture. Je ne suis pas perdue, ni délaissée. Je pars alors que je ne me cherche pas, je te cherche toi.

De ton *Journal de voyage* il manque les premiers feuillets. Est-ce que tu y réfléchissais aussi à ce que ce que ça signifiait, voyager, pour un homme ? J'en doute.

La porte d'embarquement n'est toujours pas affichée. Je peux aller essayer des parfums que je n'ai pas les moyens de me payer, ou passer voir en face les bouquins à moitié prix. Ils n'ont pas le prix unique du livre ici, mais tu peux réaménager toute ta vie en douze leçons de chefs d'entreprise pour cinq livres sterling, à un moment il faut savoir ce qu'on veut.

Un jingle, une voix de femme, cette fois ça va être à mon tour de monter dans l'avion. C'est l'Angleterre : immédiatement se forme une queue bien ordonnée. Une heure de retard, rien à dire, on est encore large pour arriver à Bordeaux et rejoindre la gare. Le choix du siège avec Flybe coûtant huit livres sterling, j'ai laissé faire le hasard et je suis en 11A. Ça veut dire que j'ai le hublot, et sans avoir rien à déboursier. J'ai un moment de micro bonheur, on appelle ça les petites victoires du capitalisme.



AÉROPORT DE BORDEAUX-MÉRIGNAC (FRANCE),  
LUNDI 1<sup>ER</sup> JUILLET

Ce que j'aime quand j'arrive en France, c'est que dès que tu sors, tu peux t'allumer la cigarette à laquelle tu as pensé pendant tout le voyage. Au Royaume-Uni il faut encore trouver une zone fumeurs, s'excuser douze fois d'être une droguée, et se rendre malade collectivement dans un tupperware à clopeurs.

Sur le mur, une affiche orangée : « L'Europe dès trente-cinq euros ». L'Europe, c'est une sacrée économie. On ne dirait pas, pourtant, avec tous ces Britanniques qui ont souhaité le Brexit, mais franchement, trente-cinq euros pour aller emmerder les Espagnols au lieu d'emmerder ton voisin avec ta musique moisie l'été, ça a quand même un autre cachet.

Bien sûr, toi quand tu voyageais, le cachet était ailleurs. Il se trouvait dans le fait de voyager, tout simplement. Ça suffisait. Aujourd'hui, on essaie de trouver des trucs pour encore se démarquer, même la Côte d'Azur c'est dépassé, c'est *so thirties*. La Grèce et la Croatie ? « Bof. Avec tous ces touristes, ça a perdu de son authenticité. »

Il y a d'autres affiches. Des publicités de partout. À Bordeaux, c'est pour les bouteilles de vin, évidemment. Il y en a tellement qu'on n'a pas encore quitté l'aéroport, on est déjà presque bourrés. Je sais que tu aimes ça, toi, le vin. Tu mets de l'eau dedans, et ça n'est pas une expression. Personne n'est parfait.

L'heure n'est toutefois pas à l'apéro mais à la navette vers le centre. Deux choix : le bus de ville, pas cher mais plus éthique, qui met vingt ans et te trimballe dans à peu près huit communes différentes avant de t'amener à Bordeaux ; ou alors, accepter l'embourgeoisement des années, et prendre la navette directe, huit euros sans arrêt jusqu'au centre-ville, et un siège garanti par personne, t'épargnant ainsi l'obligation de te tenir debout sous l'aisselle d'un inconnu pendant cinquante minutes. Allez, va pour la navette. Pas tellement pour ne pas respirer l'aisselle d'un inconnu, en fait, c'est surtout que je ne voudrais pas imposer la mienne à quelqu'un, là tout de suite, ma dernière douche date déjà de six heures, en cette saison il faut se méfier. C'est la canicule même s'il fait moins chaud que ce que je redoutais. On nous a promis de tristes records cet été. L'avion que je viens de prendre n'y est pas pour rien. L'absurde, c'est que cet avion-là, il coûtait moins cher que le train.

L'espace d'un instant, je me demande quand même si « voyager à la Montaigne », ça ne serait pas prendre le taxi, mais si je commence à Uberiser les vacances à la première étape, il va falloir prendre un crédit dans deux semaines.

On est tout un tas à attendre à l'arrêt de bus. Ici on se groupe par paquets. Les minutes passent, tour à tour quelqu'un vient vérifier l'horaire sur le tableau affiché, pour confirmer que le bus est bien en retard. Navette express, navette express... Ce n'est pas de le dire en anglais qui la fait arriver plus vite, mais comme des abrutis on y croit, à regarder nos montres toutes les deux minutes, à se rapprocher un peu plus du bord de la route des fois que la

personne à côté voudrait nous passer devant. « Oh ben là c'est sûr, avec ses vingt-cinq minutes de retard elle va arriver d'un moment à l'autre. » On se dit tous ça. Quand la navette arrive enfin, le chauffeur gueule déjà avant de descendre : pas de doute, on est en France.

**SAINT-MICHEL-DE-MONTAIGNE (FRANCE),  
LUNDI 1<sup>ER</sup> JUILLET, RELAIS DE LA RENAISSANCE, CHAMBRE  
« LE BASSIN ENCHANTÉ »**

J'ai réussi à prendre mon premier train sans problème. J'ai un Pass Interrail et je dois faire gaffe à toujours noter sur le Travel Diary l'heure de départ, la destination et l'arrivée avant chaque trajet, sinon c'est comme ne pas avoir de billet. Pour un Pass payé 541 euros, ça me ferait mal de me prendre une pénalité...

La chambre est belle et spacieuse, même si ça n'est pas ta tour. Je ne la connais pas encore à cette heure, mais je me doute qu'elle en met plein la vue, vu que la mienne est déjà superbe. Je ne suis pas surprise que tu aies trouvé ça stimulant, comme environnement.

Dans la lumière déclinante, le jardin m'offre un espace idéal pour enregistrer ma première chronique radio<sup>1</sup>. Tout l'été j'en enverrai une par jour pour rendre compte de ce circuit, voilà de quoi m'obliger à écrire quotidiennement. J'avais déjà le blog à alimenter<sup>2</sup>, mais cumuler les charges de travail, les contraintes, ça me ressemble bien. Comme si je voulais être sûre de ne rien louper. N'aurais-je pas déjà succombé au piège de l'exhaustivité ?

Je fais quatre faux départs pour la chronique, ça me semble pas mal. Bon, c'est plus embêtant quand le faux départ dure une minute trente sur les deux minutes

---

1 [bit.ly/montaigneensolitaire](http://bit.ly/montaigneensolitaire)

2 [bit.ly/montaigneoulitalie](http://bit.ly/montaigneoulitalie)

d'enregistrement et qu'il faut tout recommencer, mais j'apprends les ficelles du métier. Je pars de loin : ado, à la période où je me rêvais journaliste, on me disait que je parlais bien trop vite, que ma voix ne passerait « ja-mais » à la radio. Calme et sérénité : tout ce que je ne suis pas, trouver un moyen de les mettre dans ma gorge.

**SAINT-MICHEL-DE-MONTAIGNE (FRANCE),  
MARDI 2 JUILLET, VISITE DE LA TOUR DE MONTAIGNE**

En ouvrant les fenêtres ce matin, je retrouve cette vue du jardin immense qui s'étend vers les vignes. Ça a tout d'une promesse. Comment imaginer que la journée puisse mal se passer ? Encore que ça ne tienne pas que de la vue. Le fait que je n'ai pas à travailler dans ces vignes, sous un soleil violent, aide beaucoup.

L. va au Leclerc d'en bas faire quelque course. Est-ce que je veux l'accompagner ? Évidemment. J'y achèterai mon repas de midi, et puis, c'est toujours agréable de visiter les alentours. À Castillon-la-Bataille (et jusqu'à ce qu'elle m'explique, je me demande laquelle, de Bataille), on s'arrête pour prendre une photo du pont. Dans un domaine moins pittoresque, dans le centre-ville, toutes les boîtes aux lettres sont à moitié défoncées. L. sait-elle quelque chose à ce propos ? Ça m'a tout l'air d'être soit une histoire de gamins qui s'ennuyaient, soit de drogue posée quelque part en attendant qu'on vienne la récupérer. Dans les deux cas il n'y a plus une seule boîte aux lettres qui ferme normalement. La voiture glisse devant ce paysage de pierre claire et de tôle pliée.

Ça fait moins de vingt-quatre heures que je suis arrivée, mais c'est déjà mon dernier après-midi ici, alors je m'en vais après le déjeuner rejoindre ta tour, cette « Tour historique de Montaigne » indiquée dans les guides de la région. Quand j'arrive il est 15 h 02, et en aventurière aguerrie je n'ai pas vérifié avant de venir, on ne peut visiter

la tour qu'avec un guide... Heureusement, une visite vient de commencer à 15 h. Je les rattrape. Il n'y a qu'un groupe de trois amies retraitées et moi. Elles n'arrêtent pas de s'envoyer des vannes, de rigoler entre elles, et ça met tout de suite une ambiance sympa. Tout au long de la visite l'une d'elle répétera, comme pour se convaincre elle-même : « Tu vois qu'on a bien faire de venir, Brigitte ! Non mais tu vois bien qu'on apprend des trucs. Hein, Josette, t'es pas d'accord toi, qu'on apprend des trucs ? » Du coup c'est la seule dont je ne sache pas le prénom.

Les explications sur le château du domaine sont certes intéressantes mais il n'existait pas de ton temps, alors j'ai surtout hâte qu'on aille chez toi. Mon impatience n'est heureusement que de courte durée, puisqu'il faut moins de quinze minutes pour qu'on y entre, dans ta tour, d'abord dans la chapelle, puis en montant les escaliers (pas faits pour des jambes douloureuses comme celles de Josette), ta chambre. Ta chambre, Michel ! Je me demande si tu avais un poster de Socrate au mur, ou un autographe de Sextus Empiricus dans ta table de chevet. En tout cas, tu avais apparemment un petit recoin pour te protéger des courants d'air, du froid, et des gens que tu ne voulais pas voir. En apprendre davantage sur ton côté parfois anti-social me rassure un peu, toi qu'on loue pour la bienveillance sans faille et la délicatesse ultime. Je me mets à ta fenêtre, celle d'où tu voyais arriver les importuns, et qui te permettait en quatre enjambées d'être à l'abri de tout dérangement. Toi, un judas, tu devais trouver ça trop risqué, tu avais toute une fenêtre pour épier le dehors. On n'est jamais trop prudent.

Dans ta chambre, le lit est faux, mais ta malle de voyage, c'est la vraie, l'unique, même, celle que tu avais prise avec toi en Italie. Celle, surtout, où fut retrouvé le manuscrit du *Journal de voyage* deux siècles plus tard. Apparemment, quand tu rentrais de déplacement, tu ne te précipitais pas sur les lessives. On aurait pu croire pour toujours que tu étais l'homme d'un seul livre, simplement car tu n'étais pas un fan de rangement.

Cette malle est pleine d'Histoire et ce que je redoute c'est mon envie de la toucher, comme souvent dans les musées et en particulier face aux statues, je me concentre pour ne pas trop m'en approcher. Admiratrice ou pas on s'en fiche, ça ne se fait pas, et il vaudrait mieux ne pas commencer ce projet de récit en m'étant mise en froid avec tes nouveaux propriétaires, je sens que ça pourrait singulièrement compliquer la suite du parcours.

On monte encore d'un étage et là, ça n'est même plus touchant d'être chez toi, c'est bouleversant. Je le savais car je l'avais lu dans plusieurs biographies, mais tu avais écrit (ou fait écrire) au plafond toutes les maximes grecques et latines qui t'inspiraient. Toi l'amateur de livres, tu savais que les écrits restent, mais jusqu'en 2019 c'est d'une force à peine dicible. Savoir que nous continuons de réfléchir, depuis des siècles, à des phrases de parfois pas plus de six mots, d'en extraire des principes de vie et un enseignement de tempérance... Comment ne pas se sentir remué ? Je t'imagine là, marchant sur ces lattes en dictant tes *Essais*, regardant de temps à autre au plafond quand il est temps d'insérer une référence et que tu n'y penses pas spontanément. Tu avais un pense-bête. Oui, même toi, Michel de



Montaigne, tu avais un pense-*bête*. On n'a besoin de rien d'autre pour désacraliser la littérature, pour rappeler à quel point elle est corps, elle est vivante. C'est ce qui parfois me choque, à te lire : est-ce nous qui n'avons pas changé d'un iota, ou toi qui étais résolument moderne ?

À la boutique en sortant, on vend le relevé de toutes les inscriptions du plafond de ta « librairie » (c'est ta bibliothèque, en fait, et j'apprécie ton anglicisme, j'y vois une raison de plus au besoin que j'avais d'aller vers toi). Ces citations, je les ai déjà toutes dans mon exemplaire de La Pléiade, le premier que j'ai acheté de ma vie, mais je veux être sûre d'avoir toutes les versions, de ne pas louper une miette de ta formation intellectuelle. De ton fantasme intellectuel, aussi, comme nous en avons tous. Du coup je les relis toutes en marchant et oublie complètement que je voulais goûter au vin de ton domaine.